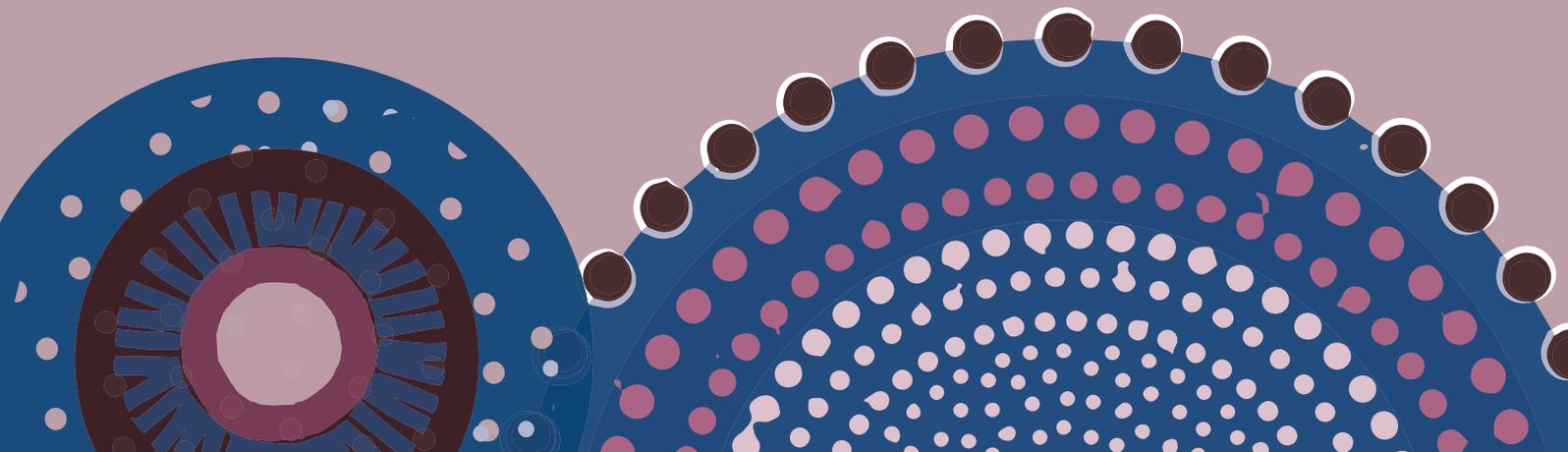


CHAPITRE 1 :

LILIANE



FICHE OUTILS

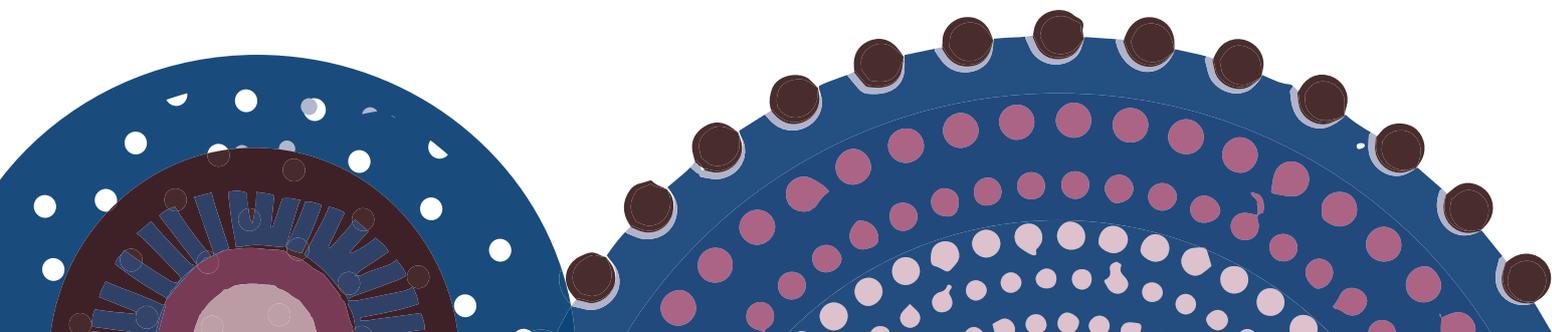
1 - LILIANE

Concepts abordés :

- La famille nombreuse
- La scolarité
- Le travail / burnout
- La relation amoureuse
- La naissance / la vie
- La mort / le deuil

Questions/Exercices :

- Peut-on dire que Liliane a eu une enfance facile ? Pourquoi ?
- Quelles difficultés a-t-elle rencontrées lors de son premier emploi ?
- Citez des éléments importants dans une relation amoureuse.
- Comment les Burkinabés réagissent-ils pour une naissance et un décès ? Est-ce différent en France ?
- Décrivez la place d'une personne âgée en France et à Tiébélé.
- Pourquoi Liliane compte-t-elle démissionner à son retour en France ?



Il me semble important, avant de continuer mon histoire, de vous présenter un peu ma famille ainsi que nos amis burkinabés.

Commençons par ma mère. Elle s'appelle Liliane. Elle est née dans un petit village du Tarn nommé Cordes-sur-Ciel. Son père était le facteur du village et sa mère était femme au foyer, comme la plupart des autres femmes en ces temps-là. Elle était l'aînée d'une fratrie de cinq enfants et avait dû vite abandonner l'idée d'avoir du temps libre. Quand elle n'était pas à l'école, elle assistait ma grand-mère dans les tâches ménagères ou surveillait ses petits frères et sœurs. Cela n'avait jamais été un poids à ses yeux. Depuis toute petite, elle adorait être entourée de bébés.

Les gens du village s'en souviennent encore comme d'une petite fille discrète et polie, toujours le sourire aux lèvres, prête à aider quiconque en avait besoin. C'était une jolie brune avec de grands yeux noirs, tout en longueur et dotée d'une certaine grâce. Le temps l'avait rendue encore plus belle et de nombreux prétendants furent désespérés de n'obtenir ses faveurs, ni même le moindre regard. Elle passait ses journées à étudier et réfléchir à son avenir, toujours une petite main d'enfant dans la sienne ou se baladant avec une poussette.

Cela n'étonna donc personne quand elle rentra du lycée, un jour, et annonça qu'elle deviendrait sage-femme. Ma mère était ce genre de personne qui, lorsqu'elle avait un objectif en tête, finissait toujours par l'atteindre. Quelques années plus tard, elle obtint donc son diplôme, en sortant major de sa promotion, puis fut rapidement embauchée dans un des meilleurs hôpitaux de Paris.

En tant que jeune provinciale, c'était un rêve éveillé de partir habiter dans la capitale. Elle ne regretta jamais sa décision de partir loin de son petit village malgré les conditions de travail désastreuses auxquelles elle dut faire face dès son arrivée à Paris. Son chef de service se faisait un malin plaisir de lui donner toutes les gardes sans trop réfléchir. Après tout, c'était elle qui ne savait pas dire non. Elle avait parfois le sentiment de vivre à l'hôpital. Mais, ce qui l'attristait le plus, ce n'était pas la quantité d'heures, c'était la réaction de ses collègues de travail. Tous la voyaient s'épuiser à enchaîner les heures, mais personne ne lui venait en aide. Bien contents de ne plus être sollicités pour faire les gardes, certains de ses collègues profitaient même encore plus de sa gentillesse en lui déléguant leur travail pendant le service.

Elle dut faire face à un sentiment de solitude qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant. Cela dura plusieurs mois avant qu'une nouvelle infirmière soit embauchée dans le même service qu'elle. Cette nouvelle venue était différente des autres professionnels. Rapidement, elle lui prit quelques gardes et n'hésita pas à lui proposer son aide pendant leurs journées communes. Ma mère soufflait un peu et elle se sentait surtout reprendre un peu d'espoir quant à la bienveillance des gens. Depuis qu'elle était arrivée sur Paris, elle n'avait pas eu de temps pour rencontrer des amis, visiter, sortir... Le temps passait tellement vite... Malgré cette période compliquée, elle mettait toujours en avant que c'était grâce à ce choix de s'accrocher à ce travail qu'elle avait rencontré mon père peu de temps après et que sa vie avait enfin pris tout son sens. Ma mère tomba rapidement enceinte de ma sœur, et seulement un an plus tard, je fis mon entrée au sein de la famille. C'était une mère incroyable-

ment douce et patiente. J'en étais au point de râler qu'elle ne fasse rien d'énervant. Moi qui étais en pleine crise d'adolescence, je ne trouvais rien à lui reprocher. Frustrant à cet âge-là...

Dès le premier jour où nous nous installâmes dans le village de Tiébélé, ses yeux s'animèrent d'une flamme que je n'avais jamais connue chez elle. Mon père la regarda avec un tel amour, heureux de la retrouver avec cette force et cette conviction qui l'avaient tout de suite charmé lors de leur rencontre.

Cela s'était passé dans une petite boîte de jazz dans le troisième arrondissement de Paris. La collègue de travail de ma mère l'avait enfin convaincue de sortir découvrir la vie nocturne parisienne. Elle avait accepté à condition d'aller écouter de la musique, elle qui était une très grande admiratrice de Miles Davis. À peine avait-elle descendu les quelques marches qui donnaient accès à la salle de concert que son regard fut attiré vers le saxophoniste du groupe. Il était mal rasé, avait les cheveux en bataille et semblait porter des vêtements trois fois trop grands pour lui. Mais l'intensité qui se dégageait de ses yeux l'avait complètement hypnotisée. Mon père la repéra aussi immédiatement dans la foule. Il dut prendre son mal en patience et attendre la pause pour enfin lui parler. Elle avait un charme innocent et semblait être perdue parmi tous ces gens branchés qu'il fréquentait continuellement.

Le coup de foudre était inévitable et ils emménagèrent rapidement ensemble, ne supportant que très rarement d'être séparés. Ma mère passait son temps à nous dire que cela avait été une évidence. Quelque chose au fond de son âme l'avait reconnu et aimé tout de suite inconditionnellement. Vingt ans après, leur amour était toujours aussi intense et ils étaient sur la même longueur d'onde, connectés sans arrêt. J'avoue qu'il y avait pire comme exemple dans la vie. Cela mettait la barre haute, mais j'avais pris un peu du caractère de ma mère et je me sentais à la hauteur du défi.

Pour revenir à son expérience de cet incroyable voyage, ma mère prit rapidement ses fonctions d'assistante auprès du marabout. Elle passa les premiers jours à observer les faits et gestes du praticien. Tout était tellement différent ! Lougué de son prénom pratiquait la médecine traditionnelle depuis ses dix-huit ans. Il en avait désormais cinquante-deux et avait acquis une expérience digne d'un grand professeur parisien. Bien sûr, les moyens matériels étaient précaires. Respecter les normes d'hygiène demandait une ingéniosité à toute épreuve. Pourtant, rien ne paraissait empêcher Lougué de soigner avec les plus grands soins chaque villageois de Tiébélé.

Un jour, il convia ma mère à l'accouchement d'une jeune femme qui attendait son premier enfant. Les naissances étaient toutes attendues avec beaucoup de bonheur. Les femmes se rassemblaient autour de la future maman et l'accompagnaient dans cette étape de la vie en chantant des paroles de protection. Les hommes, de leur côté, préparaient le futur papa aux responsabilités qui l'attendaient. Ce n'était pas rien de devenir père ! Tout était prêt pour célébrer cette naissance par une grande fête et le village entier patientait non sans mal jusqu'à l'annonce du prénom. C'était leur façon de dire à tous que le travail était fini et que l'enfant se portait bien.

Ma mère avait l'impression de revivre ses années d'études où elle s'était souvent sentie maladroite et peu habile. La confiance que lui portait Lougué lui permit de procéder à l'accouchement sans difficulté. Devoir mettre au monde un enfant hors d'une salle conçue pour cela, c'était autre chose ! La jeune femme était très courageuse et suivait à la lettre toutes les instructions de ma mère. L'enfant, un beau garçon bien potelé, finit par pointer le bout de son nez et poussa un cri, rassurant toutes les femmes autour de lui. C'était un moment hors du temps, émouvant, simple.

Le chef du village vint prendre le bébé dans ses bras et dit d'une voix assurée :

– Ce jour, Zakaria ouvre les yeux sur le monde et le monde lui ouvre toutes les portes pour devenir un grand homme.

Ma mère était visiblement très émue et une larme coula silencieusement le long de sa joue. C'étaient ces moments-là qui lui avaient donné envie de faire ce métier. Cet instant magique, où tu donnes la chance à un tout petit être de vivre une merveilleuse vie. Le lendemain, d'autres patients l'attendaient et le cours des choses reprit sans encombre. Certains jours, son regard était plus triste et je comprenais vite qu'elle n'avait pas réussi à sauver la personne dont elle s'occupait. Ce n'était pas une tragédie ici. Les Burkinabés respectaient la mort. Elle rendait la vie précieuse. Ils l'accueillaient avec une grande philosophie et faisaient une grande fête exactement comme pour une naissance. C'était un cycle essentiel et il fallait le respecter.

Lors de cette fête, les villageois se rappelaient tous les moments de vie de la personne et ce qu'elle avait apporté au village, à sa famille, à ses amis. Les personnes âgées étaient considérées comme des mines de savoir. Leur vécu était précieux et valorisé. Chaque fois que l'on perdait un ancêtre, c'était pour eux des milliers de pages d'histoire qui s'envolaient. C'était aussi pour cela que chaque jeune devenait apprenti très tôt, afin de conserver un maximum de savoirs par la transmission des générations. Cela entraînait naturellement un parfait équilibre. Les jeunes étaient valorisés car ils représentaient l'avenir, et les anciens l'étaient parce qu'ils avaient de l'expérience à transmettre. Les heures à travailler ensemble étaient donc remplies de bonne humeur, de bienveillance et de considération. Ma mère aurait aimé avoir eu ces conditions de travail en France lorsqu'elle avait commencé. Elle aurait tellement voulu être doublée, avoir le temps de prendre ses marques. Le système français ne prenait pas en compte la richesse de l'expérience des anciens. C'était bien dommage...

Après avoir vécu cela, ma mère prit rapidement la décision de démissionner à son retour. Elle était consciente qu'elle perdrait une partie de son salaire, mais le soutien de mon père la confortait dans son choix. Il lui avait dit sérieusement que l'argent n'était pas le plus important. La priorité était d'aimer ce que l'on fait et faire ce que l'on aime. Cette perspective lui enlevait un énorme poids sur le cœur. Après cela, elle put profiter au maximum de tous ces mois passés au Burkina Faso. Elle avait bien saisi que la vie était courte et précieuse. Il fallait profiter un maximum de ce cadeau en créant, chaque jour qui passe, des instants précieux. À son retour en France, elle se mettrait à son compte et prendrait une jeune stagiaire à ses côtés afin de transmettre son savoir. Lougué était très heureux d'avoir permis à ma mère de prendre cette décision. Il suivrait son installation de loin, mais avec un soutien sans faille.